Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **3 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

L'Irrégulier
Le Monde - 22 septembre 1995 2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

EUREKA.CC
une solution de CEDROM SNI

Le Monde
Le Monde
Vendredi, 22 septembre 1995, p. 7

LE MONDE DES LIVRES LE FEUILLETON

L'Irrégulier

LEPAPE PIERRE

Discret, absent des cérémonies médiatiques, Jean Echenoz ne demandait rien à personne. Tous les trois ans, il publiait un roman, puis il rentrait chez lui pour en préparer, lentement, minutieusement, un autre. Il n'avait ni les dents, ni le pelage, ni le hurlement d'un chef de meute. Il n'intervenait pas dans les revues ni dans les magazines, ne signait pas les pétitions, fuyait les tribunes, évitait les colloques, ignorait les proclamations et les manifestes. Il écrivait des livres, c'est tout. Il a donc fallu que les livres en question et eux seuls soient assez remarquables pour qu'Echenoz devienne soudain, après la publication de Nous trois en 1992, la cible privilégiée d'une agression critique, comme au bon vieux temps.

A dire vrai, le film nouveau qu'on nous proposait alors avait l'air d'un remake, et pas des meilleurs. Echenoz, comme avant lui tous ceux qui avaient eu l'insolence de vouloir changer quelques règles du roman français, était accusé de désertion et de démoralisation de l'armée des gens de lettres. Pendant que de solides et honnêtes tâcherons s'échinaient à réconcilier le roman et la réalité contemporaine, Jean Echenoz, pour résumer les griefs, faisait de la littérature pour rien, pour le jeu, pour l'apparence. Pas de message, pas de sentiment, pas de pensée. Personnages artificiels, narration gratuite, brillants divertissements verbaux : la cause était entendue, Echenoz, par caprice d'enfant gâté sans doute, avait entrepris de porter un coup fatal à notre roman national, déjà bien malade et prêt à s'abandonner à la pente de sa déchéance. Avec, comme il se doit, le soutien d'une critique, comme il se doit, corrompue.

Il est à craindre que Les Grandes Blondes ne porte ces croisés ombrageux à des rages extrêmes. En premier lieu parce que le talent d'Echenoz n'a jamais été aussi éclatant, maîtrisé et plaisant. C'est un bien grand crime en effet que de séduire ses lecteurs; de les faire sourire et rire, de les enchanter de phrases légères comme du duvet, de distiller le saugrenu, de jouer avec la langue comme un chat avec une pelote de laine. Echenoz déploie une écriture qui ne pèse pas, qui n'appuie jamais, comme si elle se refusait à exercer le moindre pouvoir de persuasion ou de coercition. Son pouvoir est ailleurs, dans l'ordre poétique. D'où l'étrange impression de se mouvoir dans un espace aérien, libéré des règles de la gravitation, agité de mouvements anarchiques et ludiques, gouverné par les seules lois de la fantaisie narrative et de la rigueur grammaticale. Nabokov et Queneau souvent donnent aussi le sentiment que leur écriture n'adhère pas, qu'elle n'est pas destinée à coller au réel, mais à d'autres usages moins gluants.

La liberté et la fantaisie ne sont ni l'arbitraire ni la gratuité. A confondre les uns et les autres, on fabrique un monde invivable, mortellement et follement rationnel, où l'on crève d'ennui. Les Grandes Blondes raconte ce monde, c'est un livre ambitieux. La trame du roman, elle, n'a pas besoin de l'être; pas plus que celle d'une tragédie de Racine. Chaque époque a ses dieux et ses rois, les nôtres sont des vedettes de la chanson, des animateurs de télé, des détectives privés et des cover-girls. Des grandes blondes de rêve, des idoles de papier, des icônes. Une de ces déesses d'un jour, d'un mois ou d'une année, Gloria Stella, décide, après quelques démêlés criminels, d'abandonner l'Olympe et de se perdre dans l'anonymat. Mais ne redevient pas simple mortelle qui veut. Quelques années plus tard, un producteur de télévision en panne d'idée vendeuse décide de la ressusciter. Il lance donc une agence de détectives à sa recherche. La belle blonde se défend et défend son territoire d'ombre; elle a même des manières expéditives pour se débarrasser de ceux qui voudraient forcer sa retraite. En fin de compte pourtant, elle doit fuir. A l'autre bout du monde, en Australie, en Inde, sur les plages de Normandie. Elle découvre le monde, le demi-monde et les bas-fonds, ces trois cercles qui

EUREKA.CC
une solution de CEDROM SNI

n'en finissent pas de se recouper. Les chasseurs la suivent, la manquent, l'attrapent, la perdent, la coincent de nouveau. On ne dira pas la fin de l'histoire, Echenoz n'aura pas vainement emprunté ses équipées narratives au roman d'aventures, au polar et à la bande dessinée, même si la conclusion fait appel au "happy end" de la romance sentimentale.

Gloria, donc, court le monde. Elle ne le découvre pas, pas plus que le monde ne la change. Changent les paysages, la couleur du ciel, les sonorités de la langue. Il y a encore de beaux levers du jour "Le jour se lève à peine. Le jour se lève lentement, délicatement, comme un Boeing illuminé quitte une piste en douceur, comme un orchestre à cordes attaque un dernier mouvement", mais le reste, tout le reste de ce qu'on est convenu d'appeler le réel, glisse sur elle. Non pas qu'elle soit plus glissante qu'une autre, ou plus indifférente. Plus lucide peut-être : elle vient du pays des images, elle a traversé la frontière, et elle marche dans un monde qui est lui-même devenu une image, un pur artifice.

D'autres qu'Echenoz ont décrit la grande uniformisation de la planète, ses pulsations rythmées par les courbes du Dow Jones et de l'indice Nikkei, ses bars et ses chambres d'hôtel interchangeables de Stockholm à Kuala Lumpur et de Bogota à Bombay où l'on est toujours nulle part, toujours étranger. D'autres ont écrit le voyage impossible, le monde fini, les hiérarchies immobiles du luxe et de la misère, la montée internationale et inexorable de la laideur acrylique et vinylique qui dépose sur les objets, sur les vêtements, sur les visages la même couche de fard criard. Chacun à ses joggings informes et le vide pour tous. Le grand vide hypnotique où l'homme est devenu une chose qui se regarde, comme il regarde toute chose : par image interposée. D'autres l'ont dit, mais il revient à Echenoz d'avoir déployé une stratégie romanesque qui permette de saisir ce monde devenu société anonyme.

Pour lui, pas question en effet de rajouter des discours aux discours, des informations aux informations et des images aux images. Pas question de polluer un peu plus encore un air sursaturé d'apparences. Il fut sans doute un temps où la fiction pouvait avoir pour but de donner un sens au réel, mais quand le réel a disparu sous le glacis des simulacres, vouloir lui donner un sens reviendrait à légitimer le mensonge. Mieux vaut le faire éclater.

Mais là encore un choix des méthodes s'impose. Gloria, la grande blonde, ne sait nettoyer le monde que par le vide. Quand quelque chose la gêne un homme trop pressant par exemple, elle l'élimine. Un romancier ne peut guère se permettre ces expédients radicaux. Sauf symboliquement, mais il y a peu de chance qu'on puisse changer le monde avec des symboles. Encore une de ces illusions qui engraissent le mensonge et assurent la suprématie du factice. Echenoz fait partie de cette génération d'écrivains nourrie dans le soupçon de la littérature. Les proclamations révolutionnaires des avant-gardes, le nihilisme des poseurs de bombes verbales lui semblent relever de la comédie ou de la cuisine politique, "plus vraisemblablement des deux en même temps".

Voilà déjà longtemps qu'on s'acharne à "détruire le roman", à écrire des "antiromans". Il est même probable que, pour l'essentiel, le meilleur, le plus vivant du roman depuis un demi-siècle soit sorti de cette volonté de suicide. Echenoz, de ce point de vue, renverse la vapeur. Il croit au roman, même si cette foi n'est pas celle du charbonnier et qu'elle s'accompagne d'un regard critique et d'une bonne dose d'humour. A lire Les Grandes Blondes, il apparaît même que le romanesque, cette mise en présence de l'aléatoire, du libre-arbitre et de la nécessité, soit un des derniers espaces qui résistent à la vitrification de notre univers, une des dernières chances de l'irrégularité. Les Grandes Blondes ressemble à une machine, superbement huilée, composée d'une multitude de petits rouages ciselés, de liaisons électroniques sophistiquées et d'interactions biologiques subtiles qu'un ingénieur aurait savamment déréglée tout en la construisant. Destinée à reproduire indéfiniment les mêmes mouvements, à tracer les mêmes courbes parfaites, à réagir aux mêmes informations ingurgitées selon les mêmes codes, la machine ainsi clandestinement sabotée n'en ferait plus qu'à sa tête. Elle aurait encore l'apparence d'un mécanisme, brillant, nickelé, chromé, impassible, rationnel et abstrait, mais elle serait, en fait, vivante, soumise au hasard qui certes se calcule mais ne se décide pas. Elle serait même tendre, et parfois mélancolique.

Juste retour des choses et heureuse revanche quand, ailleurs, c'est le vivant qui prend l'allure du machinal, que "le monde est taillé ton sur ton dans la même fibre synthétique", qu'un ennui de plomb naît de l'uniformité et de la répétition, que la liberté s'endort dans l'indifférence et que le réel s'absorbe dans ses images.

EUREKA.CC
une solution de CEDROM SNI

Revanche de l'écriture : il n'y a pas un chapitre, pas un paragraphe, pas une phrase dans Les Grandes Blondes qui puisse servir au cinéma.

LES GRANDES BLONDES de Jean Echenoz. Ed. de Minuit, 252 p., 88 F.

Note(s) :

LIVRE

Note(s) :

LES GRANDES BLONDES

Note(s) :

ECHENOZ JEAN

© 1995 SA Le Monde ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-© ***news·19950922·LM·413379*** *- Date d'émission : 2010-01-03*

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

Retour à la table des matières